

THOMAS DARMET

L'AVENT
DU
CRÉPUSCULE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521813

Dépôt légal : novembre 2025

1 – La Réunion

Faisant fi du vent et des torrents de pluie qui la malmenaient dans sa course, Catherine Eisenberg se hâtait d'un pas pressé le long de la célèbre artère de Regent Street. Emportée dans son élan, le cœur battant à tout rompre, elle ne prêtait guère attention aux aléas du climat qui se déchaînait avec virulence autour d'elle. Sur les trottoirs clairsemés, de chaque côté de la rue, de petits groupes de badauds cachés sous des abris de fortune tournaient le regard sur son passage, interloqués. Vêtus le plus souvent de K-Way trop larges pour eux, les rares passants ayant résolu de braver les éléments suivaient de leurs pupilles exorbitées cette jeune femme brune au comportement étrange. S'ils savaient ! En son for intérieur, Kate ne put s'empêcher de rire. Accoutrées tel qu'elles l'étaient, ces vagues formes diffuses aux contours brouillés par la pluie revêtaient un caractère surréel qui n'était pas pour lui déplaire. Mais la convocation qui l'appelait à Londres en ce sinistre jour de juillet était de nature sérieuse, et son brusque souvenir suffit à effacer d'un trait son sourire naissant. Renouant avec sa gravité ordinaire, Kate se remémora avec componction la raison de sa venue dans la capitale. La situation était sérieuse ; il n'y avait pas la moindre raison de s'amuser.

Arpentant toujours l'avenue en trombe, elle enjamba d'une foulée adroite, un mini-torrent s'étant formé à la faveur de rigoles depuis longtemps saturées. Cela faisait près de vingt-quatre heures que de fortes pluies s'abattaient sans discontinuer sur les îles britanniques et, déjà, les rues étaient méconnaissables. Par endroits, les infrastructures urbaines – pourtant minutieusement pensées pour le climat capricieux de la Grande-Bretagne – commençaient à céder sous la pression de l'eau. Dans les artères d'ordinaire bondées en cette période de l'année, seule une poignée de téméraires osait encore s'aventurer au-dehors de la sécurité relative de leur foyer. À vrai dire, l'accumulation d'eau sur les sols froids et bitumeux de la capitale anglaise commençait d'atteindre un niveau critique. Tandis qu'elle continuait sa course folle à travers Londres, Kate ne put s'empêcher d'observer le désastre en cours avec une méticulosité fataliste. Jamais, du haut de ses vingt-huit ans, n'avait-elle vu de phénomène semblable. Quand tout cela s'arrêterait-il enfin ?

Certainement pas avant au moins le lendemain, d'après ce qu'il se disait. Dès son arrivée à Londres, et comme elle le faisait à chaque fois qu'un événement majeur s'abattait sur l'Angleterre, elle avait pris soin de s'immerger dans ce monde si bizarre et de s'informer des bruits qui y couraient. Bien sûr, au-delà des superlatifs habituels martelés à l'envi sur toutes les chaînes d'information, les télévisions anglaises n'avaient pas la moindre idée de ce qui se tramait ; cela ne les empêchait pas, au demeurant, de ne parler que de cela en continu. Partout, sur tous les écrans du pays, défilaient en boucle et sans arrêt les mêmes images de ruine et de désolation. Dans une sorte de comédie morbide, le chaos et la dévastation s'épalaient ainsi de façon spectaculaire à la vue de tous, projetant du même coup dans l'antre de chacun la brutale irruption de la mort par écrans interposés. Au plus profond d'elle-même, Kate se surprit à constater que son empathie se mêlait à une pointe de dédain sourd : droguée à l'image de ses errements, à quel degré de décadence avait bien pu s'abandonner cette société – pourtant brillante – pour se pâmer à ce point devant le reflet de sa propre dévastation ?

Trempée jusqu'aux os, mais bien vivante, Kate chassa ces réflexions sévères de son esprit. Sa très officielle tenue bleu roi, revêtue spécialement pour la circonstance, paraissait fichue. Rongé par la rugosité des éléments, devenu immettable par la force des choses, son prestigieux uniforme de Sage se dégradait en silence au milieu de ce chaos. Était-ce là un nouveau signe ? Au fond, cela importait peu. Au détour d'un croisement où deux badauds, emmitouflés dans leurs parkas comme s'ils partaient en expédition pour le pôle Nord, contemplaient, éberlués, cette lutte dantesque des éléments, Kate glana incidemment ces quelques paroles hurlées par-dessus le vent : « *Sans précédent !* ».

Sans précédent. Voilà une exclamation qui résumait parfaitement la situation. Car le déluge sans fin qui s'abattait sur l'Angleterre n'avait rien de normal, et cela, Catherine Eisenberg le savait mieux que quiconque.

Au détour d'un nouvel embranchement, elle jeta de nouveau un coup d'œil préoccupé au vieux gousset doré qui lui servait de montre. Si la vie, d'ordinaire trépidante, paraissait avoir cessé tout à fait dans Londres désolé, les aiguilles, quant à elles, parcouraient toujours le cadran avec emphase et ne montraient aucun signe de ralentissement dans leur pas de deux avec le temps. À dire vrai, l'heure semblait même prendre un malin plaisir à tourner de plus en plus vite, contraignant ainsi la jeune femme

à s'adapter. Sa réunion commençait dans vingt minutes ; il lui restait encore un bon bout de chemin à parcourir. Courant tout à fait désormais, elle ne put s'empêcher de visualiser en pensées la somptueuse salle du Conseil encore vide. Dans quelques instants, ses onze collègues prendraient place autour de la Longue Table et se mettraient à l'attendre ; certains, inquiets de constater son absence – elle d'ordinaire si ponctuelle –, d'autres, qu'elle ne se représentait que trop bien, déplorant son indélicatesse d'un hochement de tête perfide. Quelle excuse bidon allait-elle bien pouvoir inventer pour se justifier ? Au fond d'elle-même, elle se refusait même à y songer. Car en cette fin d'après-midi pluvieuse, elle se savait en retard, et au rendez-vous auquel elle se rendait, nul ne pouvait l'être.

Pourtant, si rapide qu'elle l'eût voulue, sa remontée en trombe de Regent Street ne se déroulait pas exactement comme elle l'avait prévu. À chaque instant, sa course effrénée contre le temps se voyait perturbée par des obstacles autrement plus redoutables que le climat. Telles des haies surnoises se dressant subitement sur son chemin, des points de couleur mobiles surgissaient ou disparaissaient devant elle, l'obligeant à intervalles réguliers à faire un écart ou à s'arrêter brusquement afin d'éviter toute collision. Aussi loin que son regard maculé de pluie portait, des quidams hébétés la regardaient les doubler à toute vitesse, réprouvant son indélicatesse tout en affectant une moue courroucée et dénuée de compréhension. Kate savait que son attitude n'avait rien de poli, mais s'en fichait éperdument : en cet instant terrible, seule comptait à ses yeux l'issue de sa joute désespérée contre son retard qui s'accumulait. Ces badauds étaient loin, vraiment très loin, de pouvoir imaginer une seule seconde la grave circonstance qui la poussait à se dépêcher ainsi, aux dépens de toutes les règles de la courtoisie.

Après avoir couru, sauté, enjambé, pesté, s'être excusé un nombre incalculable de fois, Kate se trouva contrainte de ralentir. Un angle de rue devant elle se trouvait, en effet, congestionné. Après avoir baissé la tête *in extremis* pour échapper à un coup de parapluie vengeur qui manqua de lui ouvrir l'arcade, elle se résigna à faire contre mauvaise fortune bon cœur : se retrouvant bloquée, elle s'arrêta tout à fait et en profita pour reprendre ses esprits. Elle avait beau n'avoir que vingt-huit ans, sa course effrénée à travers Londres l'avait épuisée.

— Eh bien, madame ? Vous vous sentez bien ?

Une voix polie, quoiqu'empreinte d'autorité, se fit brusquement entendre dans son dos. Kate comprit tout de suite de quoi il retournait, mais fit dans un premier temps semblant de ne pas entendre. Alors même qu'elle se trouvait en retard au rendez-vous le plus important de sa vie, ce n'était certainement pas le moment de se faire alpaguer de la sorte par qui que ce fût.

— Vous devriez-vous abriter, ce n'est pas prudent de rester sans abri sous un tel orage, insista la voix. Puis-je vous être utile en quoi que ce soit ?

Ne pouvant plus feindre d'ignorer l'adresse qui lui était faite, Kate se retourna et dévisagea avec insolence son interlocuteur de ses iris d'un bleu glacé. Un agent de police en gilet jaune tout à fait typique, trapu et aux grosses joues rouges dégoulinantes de pluie, se tenait devant elle, stoïque et impassible. Son casque et son visage ruisselaient d'eau, mais, en dépit de l'incroyable tempête qui s'abattait sur lui, ce placide officier du *Metropolitan Police Service* remplissait imperturbablement son devoir avec un zèle flegmatique. D'un geste nonchalant du bras, Kate rabattit discrètement son long manteau bleu sur le côté, comme pour dissimuler quelque chose, et dégagea ses fins cheveux noirs collés par la pluie de devant ses yeux. Devant le grotesque de la scène, et malgré tout son respect pour le légendaire sens du service de la police britannique, elle eut une nouvelle fois grand mal à réprimer un tonitruant éclat de rire.

— Tout va très bien, merci, répondit-elle mielleusement en se mordant les lèvres. C'est très aimable à vous, mais je me rends juste au coin de la rue et je suis presque arrivée. Vous comprendrez cependant que je préfère ne pas trop traîner sous ce déluge... Bonne journée !

L'agent salua Kate sans l'importuner davantage et celle-ci reprit sa course effrénée à travers Londres. La nuée compacte de badauds en file une fois franchie, elle se remit à courir à grandes enjambées tout en jetant incessamment de nouveaux regards inquiets à son gousset. La réunion était sur le point de commencer ; elle y était presque. Au pas de course et sans jamais ralentir, elle doubla un nouveau groupe de touristes, joua des coudes pour se frayer un chemin à travers l'informe masse insouciant des parapluies ruisselants, bifurqua dans une rue adjacente, puis encore dans une autre, avant de déboucher finalement dans un quartier résidentiel moins fréquenté. Au bout de longues minutes d'efforts, elle s'arrêta enfin devant le portail en fer forgé d'un grand et magnifique manoir victorien ancien au toit d'ardoises

que, curieusement, personne ne semblait jamais avoir remarqué au milieu de cette ville grouillante. Exténuée, Kate se plia en deux un instant pour récupérer, les mains posées sur les genoux, puis appuya lourdement sur l'interphone en laissant échapper ces mots dans un râle incompréhensible :

— C'est moi... Ned... Ouvre-moi...

— Le mot de passe ? lui répondit à travers l'engin une voix métallique bien connue.

— *Vallari Regnant Ad Aeternam*, lâcha Kate dans un souffle. Grouille-toi, je suis en retard.

— Navré, il a changé hier. Je suis désolé, mais vous allez devoir rester dehors. Bonne journée, Mademoiselle Eisenberg.

— Ned, épargne-moi tes blagues en carton, c'est urgent cette fois ! répliqua-t-elle vivement en grimaçant. Si tu ne m'ouvres pas tout de suite, j'entre quand même en faisant sauter le portail, ajouta-t-elle exaspérée.

— Vous n'aurez pas à vous donner cette peine, je plaisantais, céda sans coup férir la voix ayant perdu son sérieux. Bienvenue à Kendall Lane, Mademoiselle Eisenberg. Vous êtes pile à l'heure, la réunion n'a pas encore commencé. Le Conseil vous attend au deuxième étage... Vous connaissez le chemin.

— À la bonne heure ! Merci ! soupira-t-elle enfin.

Sur ces mots, le portail pivota sur lui-même et Kate put enfin pénétrer dans l'imposante propriété. Devant elle, un court chemin de gravier en pente légère serpentait au travers d'une pelouse impeccablement entretenue : au bout du sentier, une grande porte noire massive et sertie d'un chiffre d'or matérialisait l'entrée. Tandis que Kate escaladait le majestueux perron séculaire, la porte pivota à son tour sur ses gonds, comme dans une invitation à entrer. À peine eut-elle franchi le seuil qu'un élégant domestique en livrée pourpre d'un autre âge, à la stature mince et de haute taille, l'accueillit avec chaleur. Jeune et à l'air constamment débonnaire, le dénommé Ned salua Kate d'une inclinaison de tête courtoise, avant de refermer promptement la porte derrière elle.

— Si vous voulez bien me suivre, l'enjoignit-il avec son indéfectible bienveillance, nous gagnerons du temps. Le Conseil est au complet et vous attend dans l'aile ouest afin de démarrer la session. Hélas, l'escalier des gardes est impraticable aujourd'hui, nous allons avoir besoin d'un infime surplus de temps afin de nous y rendre. La faute à Macmillan, qui l'a accidentellement détruit en voulant y réparer les trous ce matin. J'imagine que cette révélation ne vous surprendra pas outre mesure... Par ici, je vous prie.

— Tiens donc ! s’esclaffa Kate de son habituel rire limpide. En effet, voilà qui ne m’étonne guère. Toujours là pour bourrer les trous, celui-là ! Avec la réussite qu’on lui connaît...

Le caractère tendancieux de l’observation déplut sans doute au très corseté Ned, qui, après une demi-seconde de silence embarrassant, choisit de l’ignorer superbement. Tenant dans sa main droite un étincelant chandelier d’argent aux bougies incandescentes, il demeura impassible et se contenta plutôt d’ouvrir le chemin menant à la majestueuse salle du Conseil, éclairant devant lui les sombres méandres du manoir de Kendall Lane.

Depuis le hall d’entrée, le duo partit à droite et traversa plusieurs pièces éclatantes de faste. Comme à chaque fois qu’elle venait en ce lieu – malheureusement presque toujours à l’occasion de graves circonstances –, Kate passa devant les innombrables salons que comptait le manoir, tous plus luxueux les uns que les autres. Bien que la bâtisse eût un aspect extérieur rustre, voire sinistre, son intérieur se signalait par un raffinement exquis, dont la décoration et le goût rivalisaient sans peine avec les plus beaux palais d’Europe. À quelques exceptions près, qui tenaient surtout de sa nature même, le manoir ne comptait pas la moindre pièce sans son lot de dorures élégantes, de toiles de maître somptueuses, de prestigieuses grandes portes à double battant aux boiseries inestimables, ou encore de magnifiques lustres d’argent à la joaillerie unique. À l’exception d’une grande salle vide entièrement dépourvue de meubles – dont l’utilité avait d’ailleurs toujours échappé à Kate –, il s’agissait pour l’essentiel de salons confortables ou d’appartements privés bizarrement inoccupés, agrémentés de magnifiques meubles anciens de grande valeur, qui, avec les années, n’attiraient cependant même plus l’attention de la plupart des visiteurs. Depuis le temps qu’elle venait à Kendall Lane – à l’instar de la plupart de ses collègues –, la jeune femme s’était en effet habituée à tutoyer les fastes du pouvoir. Sept ans avaient passé depuis qu’elle les avait découverts pour la première fois ; à l’époque, déjà, Ned officiait en tant qu’intendant. C’était peu dire que ce dernier, en vertu de sa fonction, savait tout sur la demeure. Mais, s’il se voyait souvent pressé de questions indiscrètes par les visiteurs les plus curieux, il n’en demeurerait pas moins insondable la plupart du temps. Avec une cautèle souveraine qui, parfois, prenait le pas sur sa naturelle affabilité, Ned affectait de garder, avec une loyauté et une rectitude indéfectibles, les secrets de la sombre maison et ses arcanes.